



CAMILLA
LÄCKBERG

*Des ailes
d'argent*

actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

Dans la série Fjällbacka

LA PRINCESSE DES GLACES, Actes Sud, 2008 ; Babel noir n° 61.

LE PRÉDICATEUR, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 85.

LE TAILLEUR DE PIERRE, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 92.

L'OISEAU DE MAUVAIS AUGURE, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 111.

L'ENFANT ALLEMAND, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 121.

LA SIRÈNE, Actes Sud, 2012 ; Babel noir n° 133.

LE GARDIEN DE PHARE, Actes Sud, 2013 ; Babel noir n° 158.

LA FAISEUSE D'ANGES, Actes Sud, 2014 ; Babel noir n° 175.

LE DOMPTEUR DE LIONS, Actes Sud, 2016 ; Babel noir n° 206.

LA SORCIÈRE, Actes Sud, 2017 ; Babel noir n° 223 ; Actes Sud audio, 2020.

CYANURE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 71.

LA CAGE DORÉE. LA VENGEANCE D'UNE FEMME EST DOUCE ET IMPITOYABLE, Actes Sud, 2019 ; Actes Sud audio, 2019.

FEMMES SANS MERCI, Actes Sud, 2020 ; Actes Sud audio, 2020.

Jeunesse

SUPER-CHARLIE, Actes Sud Junior, 2012.

SUPER-CHARLIE ET LE VOLEUR DE DOUDOU, Actes Sud Junior, 2013.

LES AVENTURES DE SUPER-CHARLIE. MAMIE MYSTÈRE, Actes Sud Junior, 2015.

Cuisine

À TABLE AVEC CAMILLA LÄCKBERG, Actes Sud, 2012.

Titre original :

Vingar av silver

Éditeur original :

Bokförlaget Forum, Stockholm

© Camilla Läckberg, 2020

Publié avec l'accord de Nordin Agency, Suède

Photographie de couverture : © Kourtney Roy

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14226-1

CAMILLA LÄCKBERG

Des ailes d'argent

La vengeance d'une femme
est douce et impitoyable

roman traduit du suédois
par Rémi Cassaigne

ACTES SUD

pour Karin

I

Deux détenus condamnés pour meurtre se sont évadés tôt ce matin lors d'un transfert. Les deux hommes ont profité d'une halte du fourgon pénitentiaire sur une aire de l'autoroute E4, à la hauteur de Gränna, pour s'enfuir dans la forêt.

Plusieurs patrouilles de police ont été appelées sur place, mais les recherches pour retrouver les fugitifs se sont avérées jusqu'à présent vaines.

D'après la porte-parole de l'administration pénitentiaire Karin Malm, ces hommes ne sont pas considérés comme dangereux.

Aftonbladet, 5 juin.

Faye alluma la Nespresso. Tandis que la tasse se remplissait, elle regarda par la haute fenêtre de la cuisine. Comme d'habitude, la vue lui coupa le souffle.

Cette maison à Ravi était devenue son paradis sur terre. Le village n'était pas bien grand, environ deux cents habitants. Il fallait à peu près cinq minutes pour en faire le tour, et encore, sans se presser. Mais sur la petite place, il y avait un restaurant qui servait les meilleures pâtes et la meilleure pizza du monde. Et c'était plein tous les soirs. Parfois se pointaient de rares touristes, plus nombreux en cette fin mai : cyclistes français enthousiastes ou retraités américains ayant loué un camping-car pour réaliser leur rêve d'Italie, tandis que leurs enfants se désespéraient de les voir profiter de la vie au lieu de garder leurs petits-enfants.

Mais pas de Suédois.

Faye n'en avait pas vu un seul depuis qu'elle avait acheté la maison, et cela avait été un facteur décisif pour elle. En Suède, elle était une célébrité. En Italie, elle voulait rester anonyme, elle en avait besoin.

Sa belle maison ancienne ne se situait pas dans le village à proprement parler, mais à vingt minutes à pied. Perchée en haut d'une colline aux flancs couverts de vignes. Faye adorait aller acheter du pain, du fromage et du *prosciutto crudo*. C'était le cliché d'une vie à la campagne en Italie, et elle en profitait à fond. Comme sa mère Ingrid, comme Kerstin et Julienne. Deux ans déjà que Jack, l'ex-mari de Faye, était en prison. Elles formaient un petit quatuor bien soudé.

Kerstin et Ingrid gâtaient Julienne à qui mieux mieux, et à présent que Kerstin s'absentait de plus en plus, c'était Ingrid qui se chargeait de lui envoyer photos et nouvelles quotidiennes de sa fille.

L'expresso prêt, Faye prit sa tasse et traversa le séjour ouvert sur l'arrière de la maison. Éclaboussures et cris joyeux d'enfant annonçaient une piscine. Elle aimait beaucoup cette pièce. Il avait fallu du temps pour aménager la maison, mais armée de patience et grâce à l'un des plus habiles décorateurs italiens, elle avait obtenu exactement ce qu'elle voulait. Les épais murs de pierre gardaient la fraîcheur même au cœur de l'été, mais l'intérieur était assez sombre. De grands meubles clairs et un éclairage discret y avait remédié. Les vastes fenêtres à l'arrière de la maison laissaient aussi entrer la lumière. Elle adorait la façon dont le séjour se confondait avec la terrasse.

Elle trempa les lèvres dans son café en regardant sa fille et sa mère à la dérobée. Julienne avait tellement grandi, ses cheveux avaient presque blanchi au soleil. Chaque jour, de nouvelles taches de rousseur apparaissaient, elle était belle, en pleine santé, heureuse. Tout ce que Faye souhaitait pour elle. Tout ce qu'une vie sans Jack avait rendu possible.

“Maman, maman, regarde, je sais nager sans flotteurs !”

Faye sourit avec une mine ahurie pour montrer à sa fille combien elle était impressionnée. Julienne nagea en petit chien vers l'extrémité la plus profonde de la piscine, laborieusement, mais sans ses flotteurs Bamse abandonnés sur le bord. Ingrid suivait nerveusement des yeux sa petite-fille, mi-assise, mi-debout, prête à plonger à la rescousse.

“Ne t'inquiète pas, maman, elle gère.”

Faye but une autre gorgée de café en s'avancant sur la terrasse. Sa tasse était presque vide, elle aurait mieux fait de prendre un cappuccino.

“Elle s'obstine à rester dans le grand bain, dit la mère de Faye, l'air un peu désespérée.

— Pour ça, elle tient de sa mère.

— Oui, merci, j'étais au courant !”

Ingrid rit et Faye fut frappée de constater, comme tant de fois au cours des deux dernières années, combien sa mère était belle. Malgré ce que la vie lui avait fait subir.

Les seules personnes à savoir Ingrid et Julienne en vie étaient Faye et Kerstin. Pour le reste du monde, elles étaient mortes toutes les deux. Julienne tuée par son père, un crime pour lequel Jack purgeait une peine de prison à perpétuité en Suède. Il avait failli détruire Faye. L'amour qu'elle éprouvait pour lui avait fait d'elle une victime. C'était pourtant lui qui s'était retrouvé le dindon de la farce.

Faye rejoignit sa mère et s'assit près d'elle dans un fauteuil en rotin. Ingrid ne quittait pas Julienne des yeux, sur le qui-vive.

“Tu es obligée de repartir ? demanda-t-elle sans lâcher sa petite-fille du regard.

— Le lancement de la filiale aux États-Unis approche à grands pas, et le travail ne manque pas pour préparer l'émission de nouvelles actions. Il y a aussi la négociation à Rome : si j'arrive à conclure un accord, cette société sera un important atout pour Revenge. Le propriétaire, Giovanni, veut vendre, il s'agit juste de le convaincre que mon offre est la meilleure. Mais comme tous les hommes, il se surestime grossièrement.”

Le regard de sa mère passa avec inquiétude entre Faye et Julienne.

“Je ne comprends pas pourquoi tu continues à travailler autant. Tu possèdes 10 % de Revenge, et avec tout ce que t'ont rapporté tes actions, tu n'as plus besoin de lever le petit doigt jusqu'à la fin de tes jours.”

Faye haussa les épaules, finit son expresso et posa la tasse sur la table en rotin.

“Bien sûr, une partie de moi aimerait bien rester ici avec vous. Mais tu me connais. Je mourrais d'ennui au bout d'une semaine. Et quel que soit le nombre de mes parts, Revenge est mon bébé. Je préside toujours le conseil d'administration. En plus, je me sens une énorme responsabilité à l'égard de toutes les femmes qui sont entrées dans le capital, ont investi et possèdent aujourd'hui des actions de Revenge. Elles ont pris un risque pour moi, pour l'entreprise, et je veux continuer à la diriger. Ces derniers temps, j'ai même songé à racheter des

parts supplémentaires, si certaines souhaitaient vendre. Dans tous les cas, elles feraient une bonne affaire.

Sa mère se leva un peu quand Julienne fit demi-tour au bout de la piscine.

“Oui, oui, la sororité, tout ça, dit-elle. Je n’ai peut-être pas la même vision que toi de la loyauté entre femmes.

— Les temps ont changé, maman. Les femmes se serrent les coudes. En tout cas, Julienne est OK pour que je fasse un saut à Rome, on en a parlé hier.

— Tu sais que je te trouve très douée ? Tu sais que je suis fière de toi ?”

Faye prit la main d’Ingrid.

“Oui, je sais, maman. Prends soin de cette petite fripouille, qu’elle ne se noie pas, je serai bientôt de retour.”

Faye s’approcha du bord de la piscine, où Julienne haletait, alternant brasses et tasses.

“Salut, chérie, j’y vais !

— Sal...”

Julienne but la tasse en essayant de saluer de la main tout en nageant. Du coin de l’œil, Faye vit Ingrid se précipiter vers la piscine.

Dans le séjour, ses bagages l’attendaient, et la limousine qui devait la conduire à Rome était sans doute déjà arrivée. Elle souleva sa belle valise Louis Vuitton pour que les roulettes ne rayent pas le parquet sombre et brillant et se dirigea vers la porte. En passant devant le bureau de Kerstin, elle la trouva penchée sur son ordinateur, ses lunettes comme toujours au bout du nez.

“Toc, toc, j’y vais...”

Kerstin ne leva pas le regard, elle avait une profonde ride d’inquiétude entre les yeux.

“Tout va bien ?”

Faye avança d’un pas dans la pièce et posa sa valise.

“Je ne sais pas..., fit lentement Kerstin, les yeux toujours rivés sur son écran.

— Tu m’inquiètes, là. Un problème avec la nouvelle émission d’actions ? Ou c’est la filiale aux États-Unis ?”

Kerstin secoua la tête.

“Je ne sais pas encore.

— Il faut que je m’inquiète ?”

Kerstin tarda à répondre.

“Non... pas encore.”

Une voiture klaxonna dehors, et Kerstin lui désigna la porte.

“Allez, vas-y. Va régler l’affaire à Rome. On parlera plus tard.

— Mais...

— Ce n’est sûrement rien.”

Kerstin lui adressa un sourire rassurant, mais en poussant la lourde porte en bois, Faye ne put se défaire de l’impression qu’il se passait quelque chose, quelque chose de grave. Mais elle allait arranger ça. Il le fallait. Elle était comme ça.

Elle prit place sur la banquette arrière, fit signe au chauffeur de démarrer et ouvrit la petite bouteille de champagne qui l’attendait. Tandis que la voiture roulait vers Rome, elle sirota pensivement sa flûte.

Faye examina son visage dans le miroir de l'ascenseur. Trois hommes en costume appréciaient la scène. Elle ouvrit son sac à main Chanel, fit la bouche en cœur et appliqua lentement son rouge à lèvres Revenge. Elle rejeta une mèche blonde derrière son oreille et revissa le bouchon gravé d'un "R" au moment où l'ascenseur atteignait le lobby. Les hommes s'écartèrent pour lui céder le passage. Ses pas retentirent sur le sol de marbre blanc, et l'air nocturne agita sa robe rouge quand le concierge lui tint les portes vitrées ouvertes pour la laisser passer.

"Taxi, *signora* ?" demanda-t-il.

Elle secoua la tête en souriant et, sans ralentir l'allure, prit le trottoir sur la droite. La circulation était bloquée. Les voitures klaxonnaient, les chauffeurs juraient par leurs vitres baissées.

Elle profitait pleinement du luxe d'être seule dans une ville où elle ne connaissait pas grand monde, et où personne ne pouvait rien exiger d'elle. Être libre, sans responsabilités, sans comptes à rendre. Le rendez-vous avec Giovanni, le propriétaire de la petite entreprise familiale de cosmétiques qui allait compléter la ligne de produits Revenge, avait été un succès éclatant. Dès lors que Giovanni avait constaté que ses techniques de domination masculine ne suffiraient pas à la faire plier à ses conditions, elle avait pris le dessus.

Faye adorait le jeu de la négociation. Le plus souvent, ses interlocuteurs masculins commettaient l'erreur de sous-estimer sa compétence pour la simple raison qu'elle était une femme. Quand ils devaient s'avouer vaincus, il y avait chez

eux deux types de réaction. Ceux qui sortaient du rendez-vous bouillants de rage, avec une haine des femmes encore plus profondément ancrée. Et ceux qui aimaient ça ; que son assurance et son habileté excitaient, qui quittaient la réunion avec une bosse dure dans le pantalon et l'invitaient à dîner.

La ville frémissait dans l'air tiède du soir. Faye savait que celle-ci allait combler ses désirs. Elle se promenait sans but. Tout pouvait arriver, pourvu qu'elle laisse son corps vibrer au pouls de la ville.

Elle allait bientôt devoir remettre son masque, jouer le rôle qui était devenu le sien dans son pays natal. Mais ce soir, elle pouvait être qui elle voulait. Elle continua jusqu'à une belle place pavée. Elle s'enfonça au hasard dans le labyrinthe des ruelles.

Il faut se perdre pour se retrouver, songea-t-elle.

Un homme sortit de l'ombre, lui proposa ses marchandises en chuchotant d'une voix rauque. Faye secoua la tête. Une grande porte baignée par la lumière jaune des réverbères s'ouvrit doucement et un couple qui attendait dehors entra.

Faye s'arrêta et regarda alentour avant de se diriger vers la porte refermée. Une petite sonnette. Au-dessus : une caméra. Elle pressa le bouton, tendit l'oreille, mais n'entendit aucune sonnerie. La serrure finit par cliqueter et la porte s'ouvrit. Elle découvrit une pièce immense pleine de gens élégants rassemblés dans un tintement de verres entrechoqués. En face, une baie vitrée donnait sur une magnifique terrasse.

Au loin, les ruines du Colisée brillaient tel un vaisseau spatial échoué.

Dans un grand miroir au cadre doré, elle voyait des silhouettes sans visage, bien habillées, qui conversaient par petits groupes derrière elle. Les femmes étaient jeunes, belles et maquillées avec goût, vêtues de robes courtes et élégantes. Les hommes en général un peu plus âgés, mais portant beau, dégageant le calme et la confiance en soi que donne souvent la richesse. Des bribes de conversations en italien lui parvenaient. Aussitôt vidés, les verres étaient remplis.

Un peu plus loin, un jeune couple s'embrassait. Fascinée, Faye était incapable d'en détacher les yeux. Ils étaient jeunes,

peut-être dans les vingt-cinq ans. Il était grand, d'une beauté typiquement italienne, avec une seyante barbe de trois jours, un nez marqué et des cheveux noirs coiffés d'une raie de côté. Elle portait une luxueuse robe ivoire qui lui moulait les hanches et mettait en valeur sa taille fine. Ses cheveux brun foncé étaient attachés.

Ils semblaient si amoureux qu'ils ne pouvaient s'empêcher de se toucher. Il n'arrêtait pas de glisser ses longs doigts à l'intérieur des cuisses bronzées de son amie. Faye sourit. Quand son regard rencontra celui de la jeune femme, elle ne baissa pas les yeux, mais continua calmement à observer le couple. Elle porta son whiskey sour à ses lèvres. Elle avait été amoureuse, elle aussi. Mais l'amour l'avait étouffée, avait fait d'elle une masse veule dans une cage dorée.

Faye fut soudain tirée de ses pensées par la jeune fille qui s'était approchée.

“Mon fiancé et moi voudrions vous inviter à boire un verre avec nous, dit-elle en anglais.

— Vous n'avez pourtant pas l'air de chercher de la compagnie, s'amusa Faye.

— La vôtre, si. Vous êtes très belle.”

Elle s'appelait Francesca, était née à Porto Alegre, sur la côte brésilienne, travaillait comme mannequin et peignait. Lui se nommait Matteo, sa famille possédait un empire hôtelier, il peignait lui aussi, mais pas aussi bien que Francesca, expliqua-t-il avec un sourire timide. Ils étaient adorables et polis. Leur joie de vivre et leur insouciance étaient contagieuses : ils la firent rire. Faye se laissa entraîner et but encore deux verres. Elle était éblouie par leur beauté, leur jeunesse et leur amour, sans éprouver la moindre jalousie. Elle ne cherchait pas à avoir un homme. Elle voulait mener sa propre vie, sans égard pour les autres. Mais elle adorait les voir ensemble.

Au bout d'une heure, Matteo s'excusa et s'éloigna en direction des toilettes.

“Nous allons bientôt y aller, dit Francesca.

— Moi aussi, je rentre chez moi demain matin.

— Voulez-vous nous accompagner chez nous pour continuer la soirée ?”

Faye soupesa la proposition sans détourner le regard. Elle pourrait toujours récupérer le manque de sommeil pendant le voyage du retour. Elle ne voulait pas que la soirée se termine, pas encore. Elle était encore curieuse d'eux.

Le taxi freina devant un immeuble cossu. Matteo paya, ils descendirent et un concierge en uniforme leur ouvrit. L'appartement était au dernier étage, avec de grandes baies vitrées et un balcon donnant sur un beau parc. Les murs étaient ornés de photographies noir et blanc. En les examinant de près, Faye remarqua que plusieurs d'entre elles représentaient Francesca. Les baffles déversèrent bientôt une sorte de musique pop italienne. Derrière elle, Matteo préparait des cocktails sur un chariot à liqueurs, et Francesca racontait à Faye une histoire qui la fit éclater de rire comme ça ne lui était pas arrivé depuis bien longtemps.

Faye s'installa sur un gigantesque canapé crème à côté de Francesca. Matteo leur tendit leurs cocktails avant de s'asseoir de l'autre côté de Faye. L'ivresse lui faisait agréablement tourner la tête, la rumeur qui montait de la rue l'apaisait tout en l'emplissant d'une excitation fébrile.

Francesca posa son verre sur la table basse, se pencha vers Faye, écarta doucement du bout des doigts la fine bretelle de sa robe rouge et l'embrassa sur la clavicule. La chaleur l'envahit par vagues. Matteo tourna la tête de Faye vers lui, ses lèvres s'approchèrent, mais il dévia au dernier moment : sa bouche lui frôla le cou, il lui huma la nuque avant de l'embrasser. Francesca lui caressa doucement la cuisse, remonta, mais s'arrêta au dernier moment pour lui taquiner le creux des reins. C'était comme dans un rêve.

Ils la déshabillèrent d'abord, puis se mirent nus.

“Je veux vous voir tous les deux, chuchota Faye. Ensemble.”

Elle revit le visage de Jack. Elle repensa à toutes les fois où il avait parlé d'inviter une autre femme à les rejoindre. Faye avait refusé. Pas parce que l'idée ne l'attirait pas, mais parce qu'il était chaque fois tellement évident qu'il ne s'agissait que de son plaisir à lui. Avec Francesca et Matteo, c'était différent.

Faye était là pour eux deux. Non qu'ils se soient lassés l'un de l'autre, mais leur amour et leur désir étaient si puissants qu'ils débordaient et pouvaient accueillir une personne de plus. Et elle jouissait de cette situation.

Faye gémit quand Matteo la pencha au-dessus de Francesca et la pénétra par derrière. Elle plongea son regard dans les yeux de la Brésilienne, écarquillés devant les coups de boutoir de son fiancé. La bouche de Francesca était entrouverte, elle le dévisageait intensément.

“J'aime te voir la baiser, mon chéri”, chuchota-t-elle à Matteo.

Pour eux, Faye n'était qu'un instrument pour renforcer leur union. Mais en même temps, elle avait son rôle à jouer.

Quand elle fut sur le point de jouir, Matteo se retira. Leurs corps en sueur s'enlaçaient pêle-mêle sur le canapé profond. Faye n'avait jamais rien connu d'aussi intime que de participer au plaisir de ces deux belles personnes amoureuses. Elle frémit lorsque Francesca se colla contre elle. Sans se quitter des yeux, elles se hissèrent à quatre pattes au bord du canapé, reins cambrés. Matteo se trouvait derrière elles. Il pénétra d'abord Francesca, puis Faye, passant de l'une à l'autre. Enfin, Faye jouit. Elle poussa un cri. Matteo ne pouvait plus se retenir, sa respiration se fit plus lourde.

“En elle”, haleta Francesca

Faye le sentit durcir avant d'exploser.

Après, ils allèrent s'étendre sur le grand lit de la chambre voisine. Étroitement enlacés, ils partagèrent une cigarette, hors d'haleine. Faye régla l'alarme de son portable, essaya de dormir, mais renonça au bout d'une demi-heure. Elle s'extirpa précautionneusement du lit sans réveiller le couple. Ils bougèrent un peu dans leur sommeil et se serrèrent dans les bras l'un de l'autre sur la place chaude laissée par Faye.

Nue, elle se servit du champagne et sortit avec sa coupe et la bouteille sur le balcon. La rumeur et les lumières de la ville l'enveloppèrent. Elle s'installa sur une chaise longue, les pieds sur la rambarde. Une chaude brise d'été caressa son corps, frémissant, chatouillé. Mais ce qui aurait dû être un instant parfait fut gâché par le souvenir de l'expression du visage de

Kerstin devant son écran d'ordinateur, dans son bureau, juste avant son départ. Il n'y avait pas grand-chose qui puisse ébranler Kerstin. C'était un roc contre lequel les autres rocs étaient réduits en poussière. Quelque chose n'allait pas.

Faye sirotait pensivement son champagne, tandis que ses pensées s'agitaient dans son esprit. Tant de choses pouvaient mal tourner au sein d'une grosse société comme Revenge, avec les grandes manœuvres en cours. Beaucoup d'argent, de gros investissements, de gros profits, mais aussi de gros risques. Rien n'était assuré. Rien n'était gravé dans le marbre. Faye était bien placée pour le savoir.

Elle se retourna vers le beau couple étendu sur le lit. Leur sourire. Pour l'heure, elle ne voulait pas penser à la mine soucieuse de Kerstin, à tout ce qui l'attendait. Elle voulait autre chose.

“Maman !”

Julienne se précipita vers Faye et sauta dans ses bras, trempée.

“Ne cours pas sur les dalles ! lança Ingrid depuis un des fauteuils en rotin.

— Tu es toute mouillée, maman ! s’inquiéta Julienne en voyant la tache humide sur le chemisier de Faye.

— Ça ne fait rien, ma chérie. Ça séchera. Mais dis-moi, tu es sortie de la piscine depuis mon départ ?

— Nan, pouffa Julienne. J’ai dormi dans la piscine et aussi mangé dans la piscine.

— Ça alors, je croyais avoir une petite fille, et en fait c’est une petite sirène !

— Oui ! Comme Ariel !

— C’est ça, comme Ariel.”

Faye caressa les cheveux mouillés de sa fille, qui commençaient à virer au vert.

“Je monte défaire ma valise, je reviens vite”, lança-t-elle à Ingrid, qui se contenta de hocher la tête avant de retourner à son livre.

Visiblement, elle faisait davantage confiance à Julienne dans la piscine.

Une fois dans sa chambre, Faye se dépêcha de se débarrasser de son chemisier mouillé et de ses vêtements de voyage, et enfila une tenue décontractée en coton. Elle poussa sa valise dans le dressing. Paola, sa femme à tout faire, la déferait plus tard.

Incapable de résister, Faye s’allongea sur le lit, mains jointes derrière la tête, pour s’accorder un moment de détente. Le

souvenir de ce qui s'était passé à Rome dessina un sourire sur ses lèvres. Elle bâilla, tellement lasse – elle n'avait littéralement pas fermé l'œil de la nuit. En revanche, elle avait dormi pendant tout le voyage de retour. Elle ne voulait pas risquer de s'assoupir maintenant, mais elle maîtrisait désormais l'art de prendre quelques minutes de repos total pour repartir avec une énergie renouvelée. Le truc était de résister à l'envie de fermer les yeux : elle promena son regard autour d'elle, attentive autant aux détails qu'à la vue d'ensemble.

Sa chambre était une oasis. Tonalité claire là aussi, blanc vif mêlé de bleu adouci. Des meubles élancés et élégants, rien de lourd. Rien de comparable avec le bureau massif qu'elle avait offert à Jack uniquement parce qu'il avait appartenu à Ingmar Bergman. Jack adorait ça. Les effets de manche. Avoir matière à fanfaronner. Pouvoir faire le tour du propriétaire à ses invités en mentionnant, l'air de rien, que ce bureau devant lequel ils venaient de passer avait appartenu au grand réalisateur.

Faye contempla avec satisfaction son élégant bureau clair. Il n'avait jamais appartenu à un sale type autoritaire et suffisant ayant tout au long de sa vie trompé et exploité des femmes. Il n'avait jamais appartenu qu'à elle. Sans le poids du passé. Il lui ressemblait : Faye s'était libérée de sa propre histoire. Recrée elle-même.

Elle se redressa et balança les jambes par-dessus le bord du lit. L'inquiétude provoquée par les paroles de Kerstin la reprit. Elle ne pouvait plus remettre à plus tard. Ayant trouvé le bureau de Kerstin vide, elle la supposa dans sa chambre. Kerstin allait souvent faire une sieste l'après-midi. Faye n'oubliait jamais qu'elle n'était plus toute jeune, elle avait franchi la barre des soixante-dix ans. La seule pensée que Kerstin ne serait pas toujours à ses côtés la faisait suffoquer. La perte de son amie Chris ne lui avait que trop rappelé que rien ni personne n'était éternel. Et pourtant, à l'époque, la mort faisait déjà partie de sa vie depuis bien trop longtemps.

Elle frappa à la porte de la chambre de Kerstin.

“Tu dors ?

— Non !”

Kerstin se redressa, mal réveillée, quand Faye entra. Elle attrapa ses lunettes sur la table de nuit, le regard embué de sommeil.

“Bien dormi ?

— Je ne dormais pas, insista Kerstin en se levant et en lisant son pantalon. Je me reposais juste un petit moment.”

Faye fronça un peu le nez en sentant les lourds parfums qui flottaient dans la chambre de Kerstin. Depuis que, lors d’un voyage, elle avait rencontré Bengt, en poste au consulat de Suède à Mumbai, elle s’était mise à passer de plus en plus de temps en Inde. Elle s’était engagée dans un foyer pour enfants à qui elle apportait toujours quantité de produits de première nécessité. Le problème était qu’elle revenait toujours avec des tonnes de bibelots indiens. De temps à autre, elle tentait de descendre un coussin ou un plaid à franges dorées sur le canapé du séjour, mais Paola avait des instructions strictes : toutes les choses de ce genre devaient illico être remontées dans la chambre de “Ms Karin”. Elles avaient très vite renoncé à enseigner à l’ombrageuse Italienne comment prononcer *Tcheerrstinn*, et Karin avait paru un compromis plus simple.

“Bengt te manque ?”

Kerstin pouffa et chaussa une paire de pantoufles sagement rangée au pied du lit.

“À mon âge, on ne se manque pas. C’est, comment dire... différent quand on vieillit.

— Tu parles, sourit Faye. Paola a café : « *Ms Karin has much nicer underwear now.* »

— Mais enfin, Faye !”

Kerstin rougit jusqu’au cou, et Faye ne put résister à l’envie de la prendre dans ses bras.

“Je suis si contente pour toi, Kerstin. Mais j’espère qu’il ne va pas t’accaparer à plein temps, on a besoin de toi.

— Aucun risque, je me lasse de lui au bout d’un moment.”

Le sourire de Kerstin ne remonta pas tout à fait jusqu’à ses yeux.

“Viens, allons dans mon bureau. Il faut que je te montre quelque chose.”

Elles descendirent l'escalier en silence. À chaque marche, Faye sentait son cœur se serrer un peu plus. Quelque chose n'allait pas. Vraiment pas.

Kerstin s'assit à son bureau et alluma l'ordinateur qui se mit à ronronner. Faye s'installa dans un des deux grands fauteuils chippendale placés en face. Même si l'interdiction de la déco sari valait aussi pour le bureau de Kerstin, Faye avait pensé à elle en l'aménageant. Hormis sa récente passion pour tout ce qui était indien, Kerstin avait un grand amour dans la vie : Winston Churchill. Faye avait donc veillé à ce que son bureau ait un style anglais classique, avec une touche de modernité. Et le clou était une gigantesque photo du Vieux Lion trônant au mur dans son cadre.

Kerstin tourna l'écran de l'ordinateur vers Faye, qui se pencha pour essayer de voir clair dans la masse tremblante de chiffres qui s'affichait. Elle était parfaitement compétente dans ce domaine, mais c'était Kerstin qui s'était révélée être la véritable connaisseuse des arcanes du monde des affaires. Derrière elles, Winston les toisait avec sévérité. Faye évita de regarder le cadre : elle avait l'impression que ce vieux bonhomme la jugeait, et ce n'était pas le moment.

“Bon, tu sais que je me charge de surveiller l'action Revenge, surtout maintenant que tu es accaparée par le développement de la filiale aux États-Unis et l'ouverture du capital. Avant ton départ pour Rome, deux parts ont été vendues. Et là, encore trois autres.

— Le même acheteur ?”

Kerstin secoua la tête.

“Non, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que tout a l'air synchronisé.

— Tu crois que quelqu'un essaie de prendre le contrôle de Revenge ?

— Peut-être, dit Kerstin en regardant par-dessus ses lunettes. J'ai bien peur que ça nous pende au nez.”

Faye se cala au fond du fauteuil. Son corps était tendu, la moindre de ses veines gorgée d'adrénaline. Elle s'efforça de

garder son calme, même si ses pensées partaient en vrille. Il était trop tôt pour émettre des hypothèses. Ce dont elle avait le plus besoin pour l'heure, c'était de faits.

“Qui vend ?

— Je t'ai imprimé une liste.”

Kerstin poussa une liasse de documents vers Faye. Kerstin la connaissait bien. En affaires, elle voulait toujours lire les informations critiques imprimées, et pas seulement sur un écran. Elle compenserait autrement la déforestation.

“Je ne comprends pas... Qu'elles vendent...”

— Pas le temps de faire du sentiment. Il faut commencer par évaluer la situation, tu dois te plonger là-dedans pendant que je continue de creuser. On sera furieuses plus tard. Pas maintenant. On ne peut pas se permettre de gaspiller notre énergie.”

Faye hocha lentement la tête. Elle savait que Kerstin avait raison. Il était pourtant difficile de ne pas spéculer : qui, parmi les femmes à qui elle avait fait confiance, vendait à présent ses parts ? Dans son dos ?

“Je veux qu'on regarde tout ensemble. De A à Z.”

Kerstin hocha la tête.

“Allons-y.”

Leurs yeux se croisèrent, puis Faye consulta les documents. Son ventre se serra. Elle n'avait rien vu venir. Et c'était ce qui l'inquiétait plus que tout.

La maison était silencieuse. Tout le monde était allé se coucher. Sauf Faye. Elle était plongée dans la liste, récapitulait, encore et encore. Essayait de rassembler ses idées.

Les chiffres dansaient devant ses yeux. Elle était fatiguée, découragée, un sentiment qu'elle n'avait plus éprouvé depuis longtemps, pas depuis Jack, et qu'elle détestait violemment. Des pensées interdites s'immisçaient. Et s'il était trop tard ? Et s'il n'était plus possible de sauver Revenge ? Et si, en baissant la garde ces deux dernières années, elle avait laissé entrer l'ennemi incognito ? Elle ne pourrait jamais se le pardonner. La faiblesse était quelque chose qu'elle avait laissé derrière elle. Avec Jack. Elle lui en avait légué le fardeau, qu'il portait désormais en prison, avec son uniforme mal taillé.

Faye reposa la liasse de documents. Penser à cette trahison la minait. Les noms des femmes qui avaient vendu des parts lui étaient tous connus. Leurs visages défilaient, des femmes à qui elle avait présenté l'idée d'où était né Revenge. Des femmes qu'elle avait convaincues et qui avaient décidé de croire en son projet, de croire en elle. Pourquoi personne ne lui avait rien dit ? Toutes ces histoires de sororité, du vent ? Sauf pour elle ?

Faye frotta ses yeux irrités de fatigue et jura quand des résidus de mascara s'y collèrent. Faye cligna frénétiquement des paupières et fila dans la salle de bains se démaquiller. Elle était de toute façon trop fatiguée pour quoi que ce soit ce soir, elle accusait le contrecoup de l'aventure de la veille : sans une bonne nuit de sommeil, elle ne serait bonne à rien, autant pour Revenge que pour elle-même.

Alors qu'elle avait écarté la couette pour se glisser entre les draps craquants en coton égyptien, elle s'interrompit. Elle se tourna vers la porte, le manque était physique. Elle sortit sur le palier sur la pointe des pieds. La porte de la chambre de Julienne restait toujours entrouverte, sinon elle n'arrivait pas à dormir. Faye la poussa délicatement et se faufila à l'intérieur. Une petite veilleuse en forme de lapin luisait doucement au milieu de la pièce. Juste assez de lumière pour chasser tous les fantômes. Sa fille dormait sur le côté, dos tourné. Ses longs cheveux blonds se répandaient sur l'oreiller. Doucement, très doucement, Faye se glissa contre Julienne. Elle écarta ses cheveux pour s'allonger derrière elle. Julienne gémit un peu dans son sommeil et bougea à peine, sans se réveiller, même quand Faye passa son bras autour d'elle. Millimètre par millimètre, elle se colla plus près de Julienne, jusqu'à plonger son nez dans ses cheveux qui sentaient la lavande et le chlore.

Faye ferma les yeux. Ses tensions se relâchèrent et le sommeil prit le dessus. Là, sa fille dans les bras, elle savait qu'elle était obligée de tout faire pour sauver Revenge. Pas pour elle-même. Mais pour Julienne.

FJÄLLBACKA – JADIS

Même si je n'avais que douze ans, j'avais l'impression de tout connaître de la vie. L'existence à Fjällbacka était si prévisible. Toujours la même alternance entre dix mois de calme plat et deux mois de chaos estival. Tout le monde connaissait tout le monde, et les mêmes touristes revenaient été après été. À la maison non plus, rien ne changeait jamais. Nous courions comme le hamster dans sa roue, en rond, en rond sans aucune chance d'avancer. Sans que rien ne doive jamais changer.

Je savais donc à l'avance, quand nous nous sommes mis à table pour le dîner, que ce serait un de ces soirs. J'avais senti l'odeur d'alcool de papa dès mon retour de l'école.

Je détestais et en même temps j'adorais notre maison. C'était la maison où maman avait grandi. Elle l'avait hérité de ses parents, et tout ce que j'aimais dans cette maison venait d'elle. Elle avait fait de son mieux. C'était coquet et douillet, tout ce qu'on associe à un foyer heureux. La table en bois usée qui datait du temps de grand-mère et de grand-père. Les rideaux en lin blanc que maman avait cousus elle-même – elle était douée pour la couture. Le dicton encadré, brodé au point de croix, que grand-mère avait reçu de son arrière-grand-mère en cadeau de mariage. L'escalier bancal et branlant usé par les pas de plusieurs générations, avec sa grosse corde en guise de rampe. Les petites pièces, avec leurs fenêtres blanches à croisées. J'aimais tout ça.

Ce que je détestais, c'étaient les traces de papa. Les entailles de couteau sur le plan de travail de la cuisine. Les marques dans le bois de la porte du séjour, qu'il faisait à coups de pied

dans ses accès de rage alcoolique. La tringle légèrement tordue depuis la fois où papa avait tiré sur le rideau pour l'enrouler autour de la tête de maman, jusqu'à ce que Sebastian prenne son courage à deux mains et les sépare de force.

J'aimais la cheminée du salon. Mais les cadres sur son rebord étaient une pure provocation. Les photos de famille que maman y avait placées, images souriantes de papa et d'elle, de mon grand frère Sebastian et de moi. J'aurais voulu les arracher de là, mais en même temps, je ne voulais pas rendre maman triste. C'était pour nous qu'elle essayait d'entretenir ce rêve. Une fois, elle y avait ajouté une photo de son frère. Mais en voyant le portrait d'oncle Egil, papa avait été furieux. Pendant que maman était à l'hôpital, il avait fait disparaître la photo.

J'avais mal au ventre en attendant que tout explose. Comme toujours.

Plusieurs heures après mon retour de l'école, papa était toujours dans son fauteuil défoncé devant la télévision même pas allumée, tandis que le niveau de sa bouteille de vodka Explorer descendait de plus en plus vite. Maman aussi savait. Je le voyais à ses gestes inquiets, tremblants. Elle avait particulièrement soigné le dîner, avec tous les plats favoris de papa. Épaisse tranche de lard avec de la purée de pois, des oignons frits et des pommes de terre. Tarte aux pommes avec de la crème fouettée très épaisse.

Aucun de nous autres n'aimait le lard à la purée de pois, mais nous savions qu'il faudrait quand même tout finir. En même temps, nous étions conscients que ça ne servirait à rien. Le point critique était déjà dépassé, comme une bascule au-delà de son point d'équilibre et qui ne peut plus que plonger.

Personne ne disait rien. Nous avons mis le couvert en silence, les jolies assiettes avec des serviettes que j'ai pliées en éventail. Papa ne faisait jamais attention à ces détails, mais nous laissons toujours maman croire que ça arrangerait peut-être les choses. Qu'il verrait comme nous avons tout bien préparé, les bons petits plats que maman avait cuisinés, qu'il serait dans une certaine mesure touché par ces attentions et s'abstiendrait. Tout simplement s'abstiendrait. Laisserait la bascule